

LE MONDE NE SUFFIT PAS OU LE MYTHE DE JAMES BOND

Réalisateur : Michael Apted

Date de sortie : 1999

• Synopsis

Le magnat du pétrole, sir Robert King a été assassiné : le soupçon de James Bond se porte d'emblée sur Renard, un terroriste qui a autrefois kidnappé la fille de sir Robert, Elektra King. C'est pour la protéger que 007 se rend dans le Caucase : il la sauve en effet des griffes d'hommes armés, avant que sa piste ne le mène dans la grande installation d'extraction de King au Kazakhstan. Se faisant passer pour un scientifique, il rencontre le Dr Christmas Jones, experte en physique nucléaire chargée de la manipulation du plutonium. Bond surprend Renard, mais ce dernier s'enfuit avec du plutonium et parvient à déclencher le détonateur d'une bombe atomique dans un pipeline appartenant à Elektra. Bond s'arrange, après avoir récupéré le plutonium, pour qu'on le croie mort. L'agent secret découvre finalement que c'est Elektra qui a aidé Renard à tuer son propre père et qu'elle a la terrible intention de faire exploser une bombe dans un sous-marin atomique, afin de contaminer le Bosphore. Son objectif est de faire de sa compagnie le seul et dernier moyen d'approvisionnement en pétrole pour des dizaines d'années. Pour assurer sa réussite, Elektra a fait capturer M, mais Bond, qui a échappé à la mort dans une usine de caviar, parvient à retrouver Elektra et la tue. Il désamorce pour finir le réacteur nucléaire passé peu avant sous le contrôle de Renard.

◆ En quoi James Bond est-il un mythe ?

Le personnage de James Bond, inventé par Ian Fleming, n'est pas un mythe au sens traditionnel du mot : un récit expliquant une origine ou un temps d'avant le temps. Dans ce sens, le temps mythique est coupé du temps historique, par exemple dans la mythologie antique ; il raconte le temps des commencements et explique l'ordre du monde. Mais James Bond peut

prétendre au titre de mythe en tant qu'il est un **archétype qui s'est imposé à l'imaginaire collectif**. Il se nourrit du temps présent, mais il conserve son identité à partir de plusieurs traits caractéristiques devenus intemporels : voici plus d'un demi-siècle que James Bond s'est imposé sans démentir son succès au cinéma. Il représente un support de notre imagination à la manière de Dom Juan ou de Frankenstein. On pourrait distinguer ainsi les mythes cosmogoniques antiques (Prométhée), les mythes littéraires (Dom Juan) et les mythes archétypaux analysés par exemple par Roland Barthes dans ses *Mythologies* (Seuil, 1957). James tient un peu des trois : il n'explique pas l'ordre du monde mais il le protège ; il a aussi une origine littéraire et a connu une grande fortune avant même d'être adapté à l'écran. Pourtant, il incarne sans doute plus encore des valeurs modernes et représente pour cela un archétype du monde actuel et de ses valeurs. De même que le monde a changé, James Bond a su évoluer.

James Bond est un archétype, un modèle en matière d'espionnage et l'imitation de son exemple a pu aller jusqu'à la parodie. Il présente aussi les traits d'un stéréotype ou d'un fantasme : il est à la fois extraordinaire, représenté dans des actions héroïques hors du commun et aux limites de l'humain, mais il renvoie dans le même temps à un réel considérablement simplifié. C'est le stéréotype de l'espion et du mâle toujours supérieur aux événements. Ce mélange d'exception et de réalisme a assuré la réussite du personnage littéraire et plus encore du personnage au cinéma. **James Bond est bien le fantasme d'un héros qui sauve, comme les dieux anciens, un ordre du monde toujours menacé** : il est l'arme d'une justice qui châtie l'hybris (la démesure) des méchants, ennemis de l'Angleterre et plus encore du monde civilisé (c'est-à-dire occidental) tel qu'il est, selon un parcours assez répétitif. À ce titre, la « qualité » des méchants qu'il affronte assure la supériorité du héros et manifeste son efficacité, tout en introduisant un principe de variété : chaque James Bond doit affronter un monstre comme le célèbre Requin, qui peut tuer avec sa seule mâchoire ou ici Renard, qui est monstrueux parce qu'il est insensible (le choix des noms est aussi souvent transparent ou suggestif dans James Bond). **La figure du héros présente un certain nombre de traits stables et immédiatement identifiables** qui lui permettent d'investir l'imaginaire populaire : son chiffre, 007, qui lui donne le permis de tuer (James Bond peut tuer puisque son action est légale, « pour la bonne cause », et le retour à l'ordre ne peut se faire sans violence dans ce monde d'espions) ; son nom et sa façon même de le révéler

dans chaque épisode; sa tenue de rigueur, le smoking; certains de ses goûts, comme le fameux « vodka martini » ou son goût pour le jeu, etc. Malgré la variété de ses aventures et, au cinéma, la variété de ses incarnations, il conserve toute une série d'aspects qui permettent de l'identifier à coup sûr. James Bond est un phénomène social et culturel dont les dimensions sont internationales : il reflète certains aspects de l'ordre mondial et de la mondialisation (absence de frontières, pouvoir des médias, épuisement des ressources énergétiques, terrorisme, crise écologique...). Sa popularité et les symboles qu'il véhicule (espionnage, luxe, érotisme, virilité, modernité...) sa façon de coller à l'air du temps (James Bond longtemps lié à la guerre froide a bien mené sa reconversion au cinéma), en font un **objet caractéristique de la culture populaire moderne**. En quoi James Bond est-il un mythe moderne et caractéristique de l'imaginaire populaire? Est-il un héros ou un super-héros? Quelle image du monde offre-t-il et de quelle nature est la satisfaction du spectateur qui sait très bien à quoi s'attendre depuis plusieurs décennies lorsqu'il veut voir le dernier James Bond?

◆ James Bond : un mythe moderne?

James Bond représente une certaine idée de la modernité : à grand renfort de technologies et de gadgets, il accomplit à la fois des exploits physiques et psychologiques et brave les obstacles avec une redoutable efficacité. Les films de James Bond usent et parfois abusent de l'imaginaire technologique et de la science, aussi bien dans les menaces que font planer les ennemis du Bien, que dans les instruments que James utilise avec un sens ludique évident. Le rythme et la densité de ses missions en font un homme sûr et fiable. **Il satisfait donc à l'exigence de rentabilité du monde moderne et à ses valeurs** : James Bond est partout le premier, il ne peut pas perdre, dans le monde pourtant très concurrentiel des espions. Il triomphe dans le jeu, dans les combats, dans les poursuites, et parvient à retourner à chaque fois la situation quand tout semble perdu. Il est aussi souvent partiellement tenu en échec, pour relancer l'action et généralement capturé par son ennemi pour finalement en triompher. Le héros a donc lui-même certains traits de la machine : **machine à gagner et à tuer, mais aussi à enchaîner les conquêtes féminines**. Son efficacité redoutable

tient au fait qu'il use de la surprise et de l'audace plus que de du calcul méticuleux : il se jette rapidement et sans hésitation dans la gueule du loup, ce qui lui permet de se concentrer sur l'essentiel : l'action. Cette audace assure aussi ses triomphes avec les femmes : James Bond fait figure de séducteur qui manie le charme et l'humour, mais là aussi, il connaît des succès souvent liés à l'urgence de la situation, plus qu'à une entreprise de séduction proprement dite. Tout va très vite et sa présence inattendue électrise ou magnétise. Au point même que parfois certaines des femmes qu'il rencontre, bien qu'appartenant au camp ennemi, se retournent contre leur camp et deviennent parfois des adjuvantes. James Bond commence aussi parfois par déplaire aux femmes qu'il rencontre et qui se savent en présence d'un tombeur voire du mythe en personne (tout le monde semble savoir ou presque qui est James Bond, c'est la raison pour laquelle il use d'autres identités, mais aussi qu'il finit par révéler son nom, qui est comme doté d'un pouvoir magique). Mais ces préventions féminines s'évanouissent et chaque épisode se conforme au mythe.

James Bond a des traits de modernité évidents. Au-delà de sa capacité à résoudre les énigmes et les situations périlleuses, il affiche une **désinvolture** et un **humour** qui en font un héros moderne. Le héros moderne ne peut en effet se prendre trop au sérieux : il affiche une sorte de mépris pour la peur et n'hésite pas sur ses actions, mais il se regarde aussi parfois en train de les accomplir. James Bond **joue souvent de sa complicité avec le spectateur et les personnages qui l'entourent** : il commente ses actions, s'offre un bon mot mais sans s'y attarder et sans en rire : ainsi de l'amour « platonique » que James Bond dit avoir connu avec Elektra. Ce trait d'humour est un bon mot lié à la situation et à sa mission (découvrir l'auteur du vol de plutonium), mais aussi un trait d'ironie ou d'antiphrase à destination du spectateur (sa relation avec Elektra a été tout sauf platonique !); enfin, c'est un mot à l'adresse de sa nouvelle acolyte, la sexy docteur Jones : James Bond atténue la réalité par son humour devant celle qu'il va finir par séduire (il a couché avec Elektra). Le docteur en physique atomique est aussi le stéréotype de la bombe, de la traditionnelle *James Bond girl* qui tombe sous le charme de James malgré ses annonces et ses prévisions. Son nom vaudra aussi un autre bon mot au héros : « Je croyais, dit-il au docteur Christmas Jones, que Noël n'arrivait qu'une fois l'an ! » Bond est donc à la fois flegmatique et capable d'humour, comme peut l'être un espion britannique, mais aussi et surtout **un héros moderne qui tient pour rien ou presque la série**

de ses exploits. Cette tendance au commentaire humoristique, le jeu entretenu avec son propre personnage est sans doute un des traits les plus caractéristiques de la modernité du héros : comme l'écrit Gilles Lipovetsky, « le « nouveau » héros ne se prend pas au sérieux, dédramatise le réel et se caractérise par une attitude malicieusement détachée vis-à-vis des événements. L'adversité est sans cesse atténuée par son humour cool et entreprenant tandis que la violence et le danger le circonscrivent de toutes parts. À l'image de notre temps, le héros est performant bien que ne s'investissant pas émotionnellement dans ses actions » (*L'Ère du vide*, chapitre V, « La Société humoristique », p. 202-203).

Enfin, James Bond incarne une vie de luxe, sans pour autant s'y attacher (il voit ainsi son bijou de voiture scié en deux sans trop de remords sinon pour son concepteur, dans *Le monde ne suffit pas*). La vie facile, le million joué sur une carte, les voitures, au milieu des magnats du pétrole ou du caviar sont autant d'indices d'un monde à la fois extraordinaire et réel, mais toujours ludique. Les réalisateurs de *James Bond* savent utiliser les procédés du marketing publicitaire : non seulement pour la promotion des films ou de leurs produits dérivés, mais aussi dans les films, en faisant apparaître des marques au sein des scènes filmées, comme ici la BMW Z8 ou la montre Omega spécialement conçues pour le héros, mais exploitables dans le monde réel par la publicité que le film leur offre.

On peut cependant, pour finir sur ce point, nuancer quelque peu la modernité du personnage qui incarne par certains aspects une **vision passéiste, conservatrice** : James Bond est le héros qui redore le blason terni de l'Angleterre et de ses services secrets ; il représente aussi un héros misogyne et d'une finesse limitée dans ses rapports au monde et aux autres (représentations des pays traversés et stéréotypes nombreux, schématisation et manichéisme fréquent dans les films...). Le film de 1999 nuance pourtant certains de ces aspects et notamment le manichéisme traditionnel des *James Bond* (le plus caractéristique est celui de l'époque de la guerre froide). En effet, le personnage de M, qui incarne en principe la règle et la morale, est ici quelque peu compromis par son rôle dans l'histoire : M a utilisé Elektra comme appât et a fait de cette affaire une affaire personnelle. Le camp du bien et ses moyens ainsi que ses agents naviguent donc en eau trouble dès lors que l'enjeu n'est plus idéologique mais engage l'avenir du pétrole en Europe. En outre, et c'est sans doute un signe de sa modernité, **l'ordre masculin est particulièrement mis en péril dans *Le monde***

ne suffit pas. Les figures du pouvoir sont en effet exclusivement féminines dans ce film. M. incarne le pouvoir de l'État ou de l'institution à laquelle Bond obéit (la substitution d'une femme à un homme à la tête du MI 6 n'a pas été sans susciter des remous d'ailleurs dans l'opinion et chez les amateurs de James Bond). Elektra King incarne le pouvoir stratégique et financier : c'est le véritable ennemi de Bond dans ce film, même si Renard masque un temps cet ennemi secret qui manipule les hommes (Elektra se croit et se voit comme une personne irrésistible et joue le rôle traditionnel du méchant mégalomane, avide de puissance et de gloire). Le pouvoir de la connaissance est incarné par le docteur Christmas Jones, docteur en physique nucléaire et seule capable de désamorcer la bombe dans le pipeline. Pouvoir de la médecine enfin. C'est aussi une autre femme, le docteur Molly Warmflash, qui autorise Bond à participer à sa mission. Bond est donc obligé d'utiliser ses charmes pour parvenir à ses fins : cette position d'homme objet qui n'est pas sans réveiller un fantasme masculin n'est toutefois pas celle d'un mâle dominateur traditionnel auquel les précédents James Bond nous ont habitués. À l'inverse, les hommes font pâle figure : James Bond lui-même est blessé et n'est pas au maximum de ses capacités. Le père d'Elektra a été supprimé par sa fille et Renard, que l'on croit d'abord manipulateur est en fait manipulé par Elektra et montré comme un être impuissant et captif, bien plus sensible en fait qu'il n'y paraît... James Bond lui-même imagine d'abord Elektra comme une victime et la croit frappée par le syndrome de Stockholm (la victime qui prend le parti de son agresseur) : cette représentation traduit un stéréotype classique démenti par la fiction. **Le film renverse ainsi de façon caractéristique le mythe d'Électre** qui incarne la piété filiale, la sagesse et les pleurs : là où l'héroïne tragique attend de venger son père (Agamemnon) par le meurtre de sa mère (Clytemnestre), Elektra King veut à l'inverse restaurer l'ordre patriarcal en tuant le père et bientôt Bond, garant hyperbolique de l'ordre masculin. Quant à la figure du frère d'Électre, Oreste, chargé dans le mythe de prendre la décision du crime, il est remplacé par la figure de Renard, ici instrumentalisée. Elektra King sait au besoin utiliser le pouvoir des larmes et sa beauté, mais elle prend aussi plaisir à mener l'action et torturer les hommes. Elle parvient d'ailleurs aussi à utiliser James Bond pendant une bonne partie du film.

Comme le montre le pré-générique, qui est souvent une annonce ou un condensé de l'action qui suit, c'est une femme qui depuis son hors-bord tient

tête au héros et finit par lui échapper. Le pouvoir des femmes et la faiblesse des hommes apparaissent à la fois comme un signe des temps et une nouvelle représentation de l'ordre menacé. Pour finir, **James Bond rétablit l'ordre du monde et réaffirme l'ordre masculin** : la dernière scène, qui voit le docteur Christmas Jones succomber à James Bond, est un retour à la tradition, en dépit de ce que leur première rencontre laissait entendre. Pour finir, James Bond revient à ses phrases machistes traditionnelles, plus que désobligeantes à l'égard de sa partenaire, sur un fond agrémenté de musique sirupeuse et de feux d'artifices. James lance : « Bien, moi qui rêvais d'une petite dinde de Noël en Turquie... *Jones*. — Vous me comparez à une petite dinde? *Bond*. — Qui moi? Pas du tout, jamais de la vie. *Jones*. — Alors, ce n'est pas le moment de déballer votre cadeau? *Bond*. — Oui en effet. » On le voit, on peut aller jusqu'à surjouer le Bond traditionnel, maintenant que l'ordre est rétabli et que le docteur est redevenue *James Bond girl*. Il ne reste qu'à surprendre en images infrarouges la scène de leurs ébats amoureux sur laquelle se termine le film, et on retrouve le cliché attendu du James Bond incorrigible séducteur de femmes. Mais ce renversement se fait in extremis.

◆ James Bond et notre imaginaire : héros ou super-héros?

James Bond présente des caractéristiques du héros traditionnel et même du héros mythologique : il tient à la fois d'Héraclès et de Dionysos¹. Au premier, il emprunte ses multiples triomphes et la série de ses travaux. À Dionysos, il emprunte son hédonisme, son sens de l'excès et de la fête et aussi sa « mania », sa capacité à susciter la folie des femmes qui l'entourent. On pourrait même ajouter que James Bond tient à la fois de l'apollinien et du dionysiaque : son physique en fait un Apollon qui ne manque jamais sa cible (militaire ou féminine) en même temps qu'un Dionysos jeune, ivre des plaisirs de l'existence et voyageur. Mais au-delà de ces associations, à quel imaginaire renvoie son personnage et sur quoi repose sa popularité?

Comme le dit Umberto Eco (« Les Structures narratives chez Fleming » dans *De Superman au surhomme*, 1978, Biblio Essais, 2005), James Bond incarne,

1. On peut trouver cette association et cette analyse dans *James Bond, figure mythique* de Françoise Hache-Bissette, Fabien Bouilly et Vincent Chenille, éditions Autrement, 2008.

parmi d'autres figures du surhomme, un **imaginaire quelque peu réactionnaire** et incarne les vertus masculines de l'espion sûr de lui et dominateur : il n'enrichit pas la connaissance du monde et de ses enjeux. Il joue sur les représentations d'un monde menacé et toujours près de disparaître : pas d'ambiguïté dans l'univers de James Bond, si ce n'est par intermittences et comme pour maintenir le suspense dont le spectateur fait sa délectation. Les James Bond offrent ainsi un plaisir de la variation et suivent les lois de la série : au cinéma, le héros réapparaît, se métamorphose, se rajeunit, mais sans rien perdre de ses qualités de héros et de ses traits éternels. On peut tour à tour jouer sur l'image du séducteur dur et misogyne (Sean Connery, sept films), du romantique (George Lazenby dans *Au service secret de sa majesté*), du héros détaché et facétieux (Roger Moore, sept films), du sérieux et flegmatique (Timothy Dalton, deux films), du héros plus humain et attachant (Pierce Brosnan, quatre films) ou du héros brutal et animal qui emprunte à d'autres stéréotypes du film d'action, assez proche aussi de son modèle littéraire (Daniel Craig, trois films). Cette évolution ou cette variété illustre la plasticité du mythe et sa capacité à fonctionner et se renouveler sans trahir l'essentiel. James Bond a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses reprises ou parodies (*Austin Powers* par exemple) qui sont autant d'hommages à l'efficacité et la présence incontournable du mythe dans la culture contemporaine. La structure des films, la série d'exploits qui s'achève par la mise hors d'état du principal ennemi est un mode récurrent et répétitif.

James Bond sauve le monde : il n'entre pas dans sa réalité. Son monde à lui est fait d'assassins, d'espions, de jolies femmes : il échappe aux préoccupations des hommes, ne se démarque par aucune réflexion sur le monde et ses perspectives, échappe aux réalités quotidiennes et prosaïques. C'est justement ce qui fait sa densité et son efficacité. James Bond nous permet une évasion hors du monde et de ses contraintes pratiques, **il réenchante le monde** par la facilité de ses réussites et par les milieux qu'il traverse : il voyage sans cesse, vit la vie à deux cents à l'heure, échappe sans cesse à la mort (quand il ne la met pas en scène, ce qui arrive très souvent, comme dans *Le monde ne suffit pas*). En même temps qu'il touche nos peurs et nous aide à les conjurer, il côtoie ou représente ce qui fait rêver la planète : le luxe et ses fastes, l'intensité, l'imprévu, une vie trépidante qui flatte l'ego ou le fantasme masculin de conquérir les plus jolies